

LIVRE TROISIÈME.

ÉDUCATION DE L'ÂME. RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES DE LA MÈRE DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

D'UN GRAND DEVOIR IMPOSÉ AUX MÈRES.

O Dieu ! donnez-moi des paroles, non de celles qui flattent les oreilles et qui font louer les discours, mais de celles qui pénètrent les cœurs et qui captivent l'entendement.

(BOSSUET, *Sermons contre le monde*, t. III, p. 246.)

A moins d'être doué d'un excellent naturel et de s'être amusé, pour ainsi dire, dès l'enfance au milieu des belles choses et d'en avoir fait une étude sérieuse le reste de sa vie, jamais on ne deviendra honnête homme.

(PLATON, *Rép.*, liv. VIII, p. 234.)

Écoutez, bonnes mères, il ne s'agit point ici d'une de ces études oiseuses dont l'unique but est de meubler la mémoire ; il s'agit d'une question importante, la plus importante qui se puisse agiter sur la terre, si importante que la manière dont vous la résoudrez décidera sans appel de votre vie et de votre mort

morales, de la vie et de la mort morales de vos enfants : vous entendez ! de vos enfants ! Ce n'est pas de vous seulement qu'il s'agit, mais de la chair de votre chair, du sang de votre sang, pauvres petites créatures que vous avez jetées dans ce monde avec des passions, des vices, l'amour, la haine, la douleur et la mort ; car c'est là, en vérité, tout ce qu'elles ont reçu de vous avec la vie corporelle : malheureux présents, si vous ne leur donnez encore la vie de l'âme, c'est-à-dire des armes pour combattre, et un flambeau pour se diriger.

Vous êtes mères suivant les lois de notre nature matérielle, avec tout l'amour d'une poule qui veille sur ses petits et qui les couvre de ses ailes ; moi, je viens vous demander d'être mères suivant les lois de notre nature divine, avec tout l'amour d'une âme appelée à former des âmes.

Assurez-vous bien si vous ne devez à vos enfants que le lait de vos mamelles et l'instruction de l'intelligence ; et si vous interrogez l'Évangile et la nature, prenez garde à leur réponse : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérité. »

Or, la vérité, c'est ce qui rend l'homme libre ; c'est la voix qui nous appelle à l'amour de Dieu et du prochain, à la vertu.

L'erreur, au contraire, c'est ce qui nous rend serfs des passions d'autrui et des nôtres ; c'est ce qui nous fait sacrifier notre conscience à la fortune, aux honneurs, à la gloire, au vice.

Il y a des hommes qui ont vécu pour la vérité,

et qui en deviennent comme le type : Épaminondas, Socrate, Platon, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, et, hors de l'humanité, Jésus-Christ.

Il y en a d'autres qui ont vécu pour l'erreur : Anytus, Marat, Cartouche, César, Napoléon ; car toute gloire qui s'achète par l'esclavage ou le sang des hommes est mensonge.

Ainsi la vertu ressort de la vérité, et le crime de l'erreur ; d'où il faut conclure qu'un bon traité d'éducation ne peut être, en dernière analyse, que la recherche de la vérité.

Le sort de vos enfants dépend donc de l'ardeur que vous allez mettre à cette recherche. Vous pouvez ouvrir devant eux la route du bonheur et y entrer les premières : doux travail qui appelle toutes les facultés de votre âme, et qui va vous mettre en présence de Dieu, de la nature, de vos enfants et de vous-mêmes.

Et remarquez bien tout ce que la nature a fait pour accomplir cette œuvre difficile : d'abord, elle vous a rapprochées de la vérité qui est en elle, en arrachant votre sexe à presque toutes les ambitions qui dégradent le nôtre ; puis elle vous a données à la tendresse des petits enfants, en même temps qu'elle remplissait leur cœur d'innocence et leur esprit de curiosité. Doutez-vous de votre mission en voyant les douces harmonies qui les unissent à vous ? La nature les suspend à vos lèvres, les attache à votre sein, les éveille à vos caresses ; elle veut qu'ils vous doivent tout ; en sorte qu'après avoir reçu de vous

la vie et la pensée, ces anges de la terre attendent vos inspirations pour croire et pour aimer.

Mais les soins de la nature ne se bornent pas à ces doux rapprochements ; elle a pour vous et pour vos enfants des prévisions particulières qui, mal comprises, l'ont fait plus d'une fois accuser d'oubli et d'injustice. Tous les êtres qui habitent ce globe reçoivent d'elle des instincts, l'homme excepté : elle fait l'éducation des animaux, et néglige la nôtre : elle donne à un insecte des vêtements superbes, et nous jette nus sur la terre. Tels sont les griefs de Lucrèce, et il s'est trouvé que ce qui lui semblait un abandon était la plus haute des prévoyances : d'une part, notre nudité nous a donné le monde, d'autre part, notre ignorance nous rapproche de la vérité. En effet, lorsque l'éducation s'empare de l'enfant, elle le trouve dans une situation absolument semblable à celle du sage de Descartes : son intelligence est neuve, son âme sommeille, sa mémoire n'est point encore meublée ; rien n'y est écrit des choses humaines. Mais il y a cette différence entre le sage et l'enfant, que le sage s'est vu obligé d'effacer de son cerveau tout ce qu'il y avait amassé à grand'peine ; tandis que l'enfant, n'ayant rien reçu de l'éducation, se présente vierge aux pensées des hommes, avec une âme qui aspire à se développer. Ainsi, son ignorance est un bienfait, une prévoyance qui l'élève au niveau du sage. La place n'est pas vide, toutes les notions célestes s'y trouvent ; il ne s'agit que de les faire apparaître. Mais, songez-y bien, bonnes

mères, tout ce que vous y graverez y restera. Que si vous y gravez l'erreur, l'enfant vivra dans l'erreur, c'est-à-dire qu'il sera malheureux, lors même que la fortune le comblerait de ses dons ; que si vous y gravez la vérité, l'enfant vivra dans la vérité, c'est-à-dire qu'il sera heureux, lors même que la fortune l'accablerait de ses disgrâces ; car, suivant la belle remarque de Platon, la connaissance de la vérité suffit seule au bonheur de l'homme.

Établir des principes qui rappellent tous les hommes aux lois de la nature, en flétrissant les institutions et les préjugés qui combattent ces lois, voilà ce qu'il faut chercher, voilà ce qu'il est utile de savoir.

Soyez donc en état d'inspirer vos enfants, si vous voulez qu'ils soient heureux. Et à présent que vous connaissez l'importance de l'étude que nous allons entreprendre, pénétrons hardiment dans les ténèbres dont l'éducation et le monde nous environnent, et puissions-nous être appelés à y jeter quelque lumière ! L'entrée de la route vous semble aride peut-être, et le mot vérité a quelque chose d'austère qui effarouche vos oreilles. Mais quoi ! avez-vous jamais reculé devant les sacrifices les plus pénibles, lorsqu'il s'est agi de la vie matérielle de vos enfants ? Chaque jour ne descendez-vous pas jusqu'aux plus humbles détails pour l'entretien et la santé de leur corps ? et lorsqu'il s'agit de leur vie morale, lorsqu'il s'agit de leur âme, lorsqu'il s'agit de les sauver par vous et de vous sauver par eux, vous hésitez-

riez? Non, non, vous n'hésitez pas; non, vous ne violerez pas la loi de votre être, qui vous appelle aux sources du beau, du vrai, de l'infini! Qu'est-ce donc que quelques jours d'étude pour arriver si près de Dieu et pour y placer vos enfants?



CHAPITRE II.

DE L'ERREUR ET DE LA VÉRITÉ.

Que puis-je savoir? que dois-je faire? qu'osé-je espérer? (KANT.)

Et de quel autre sujet un homme sensé pourrait-il s'entretenir plus souvent et plus volontiers?

(PLATON, *Rép.*, liv. II.)

La grandeur de l'entendement de l'homme ne se prouve pas par la faculté d'affirmer tout ce qui lui plait, mais par celle de discerner ce qui est vrai de ce qui est faux.

(SWEDENBORG.)

Que puis-je savoir? que dois-je faire? qu'osé-je espérer? J'éleve la voix, j'interroge toutes les philosophies, toutes les religions, et toutes me disent: « Venez à nous. » Alors, prêtant l'oreille, j'entends les unes me proposer de ne croire à rien, les autres de croire sans examiner. On commence par exiger le doute, et l'on finit par me demander la crédulité. Si je parle de vertu, j'entends donner ce nom au crime; si je parle de Dieu, j'entends donner ce nom à la matière. Plus j'avance, plus ma raison se trouble; je finis par n'être sûr de rien, pas même de la substance de mon âme, pas même de la matière de mon corps: la métaphysique ne me laisse que mes

sensations ; la logique, que l'incertitude entre deux raisonnements contraires. Ainsi je touche à tous les systèmes sans arriver à aucune conviction ; et, plongé dans ces ténèbres philosophiques et religieuses, après avoir tout étudié, tout approfondi, je m'arrête, effrayé de ne comprendre que mon néant.

Mais qu'oi! est-il bien vrai que la connaissance de la vérité nous soit refusée ; que nous en éprouvons le désir, que nous en ressentons le besoin, et que rien, en nous, ne peut y atteindre ? Ah ! si la vérité n'était pas nécessaire à la vertu, je croirais au règne éternel du mensonge ! Mais la vérité, c'est la vie de l'âme, c'est la pensée de Dieu même, c'est ce qui est beau, c'est ce qui est juste. Que serait le monde sans la vérité ? que serait l'homme sans la justice ?

En jetant les yeux sur moi-même, je vois s'accomplir tous les besoins de mon être : l'oreille est faite pour les sons ; la voix de la nature entière s'élève pour la charmer. Les yeux sont faits pour la lumière ; la lumière y arrive à travers trente-trois millions de lieues ; et l'âme, faite pour la vérité, la chercherait sans espérance ? le premier besoin de son être lui manquerait ? L'œil a son soleil, l'âme n'aurait pas le sien ? Quel monstre dans la nature que l'homme, si, condamné à vivre dans le doute, entre le crime et la vertu, il ne pouvait ni se contenter de la vie animale, ni aspirer à la vie humaine ! Ce monstre n'existe pas.

A commencer par les erreurs des sens, en est-il une seule que l'expérience ne rectifie, ne juge et ne

corrige ? Que Malebranche¹ les signale avec toute la sagacité de son esprit méthodique, qu'il nous en fasse reconnaître les illusions et les déceptions ; plus il avance dans son travail, plus j'admire qu'il en laisse échapper les résultats : le philosophe voit les sens qui nous trompent ; moi, je vois la puissance qui les rectifie : comment découvrirait-il le mensonge, s'il ne possédait pas la vérité ?

Chaque matin et chaque soir le soleil se lève et se couche ; nos yeux le voient rouler dans les cieux, qu'il remplit de sa lumière, puis s'enfoncer à l'horizon. Eh bien ! en présence de ce soleil qui nous paraît en mouvement, en présence de cette terre qui nous paraît immobile, un homme vient nous déclarer que nos yeux nous trompent et que le genre humain tout entier est dans l'erreur. Cet homme, on le jette dans un cachot ; il a contre lui l'Orient et l'Occident, l'autorité des moines, l'autorité des peuples, et six mille ans de croyance fondée sur le double témoignage de nos sens et de la sainte Écriture. Mais, du pied frappant la terre : « Et cependant elle tourne ! » s'écrie-t-il ; mot sublime, qui change en même temps et le système physique de l'univers, et le système moral du monde religieux. Pour la première fois, l'autorité de la chose vue et écrite venait de fléchir devant l'autorité du génie découvrant la loi de la nature.

Ainsi l'homme s'élève jusqu'à l'intelligence de la matière. Il trouve dans la géométrie la base solide

¹ Recherche de la vérité, liv. I.

de toutes les vérités physiques ; mais où trouvera-t-il la base solide des vérités morales, le critérium de la vérité ?

Chercher le principe de la certitude, établir sur ce principe la séparation du bien et du mal, du vice et de la vertu, dégager ainsi la vérité des préjugés qui la voilent et le genre humain des erreurs qui le dévorent, voilà le problème à résoudre.

La nature nous invite à ce travail. Elle veut que nous y employions à la fois toutes les forces de notre être ; et, pour nous y incliner, elle met en nous le sentiment du juste et de l'injuste, qui a besoin d'un juge ; elle donne des ailes à notre âme, puis elle l'emporte dans les champs de l'infini, où l'âme rencontre Dieu, le ciel, l'enfer, l'immortalité et le néant.

Terribles apparitions qui, sur la terre, ne tourmentent que la conscience de l'homme. Là se trouvent comprises les plus hautes questions où l'âme puisse atteindre, tous les intérêts de la matière et de l'esprit, l'être dans ses rapports avec les choses visibles et invisibles : c'est-à-dire l'être double ; car aussitôt que l'homme s'interroge il entend deux réponses, l'une qui réclame en faveur de ses passions terrestres, et l'autre qui le sépare de ces passions et le rappelle, pour ainsi dire, au sein de la Divinité.

Que fera-t-il de ces doubles qualités ? sur quelle loi les réglera-t-il ? quelle lumière le guidera dans cette route couverte de ténèbres ? C'est ici la grande affaire de la vie, et, il faut le dire, celle qui semble

le moins nous inquiéter. On en dispute quelque peu au collège, mais, une fois dans le monde, on se hâte de tout oublier. Les choses sont arrangées de façon que le cours de philosophie ne puisse nous apprendre à philosopher ; car on veut de bons écoliers et non de bons philosophes. Ceci regarde les hommes ; pour les femmes, c'est pis encore : personne ne songe à développer leur âme, et il y a bientôt six mille ans qu'elles conduisent le monde, sans que le monde ait pensé que, dans l'exercice d'une telle puissance, la vérité pouvait leur être bonne à quelque chose.

L'étude que nous allons entreprendre les vengera de cet oubli : nous tracerons pour elles quelques pages de l'histoire de la sagesse humaine ; puis, abandonnant ces routes arides que les philosophes hérissent à plaisir d'abstractions et de syllogismes, nous entrerons dans une route nouvelle, où la nature elle-même doit nous servir de guide, où tout est facile, où tout est beau ; où l'âme, inquiète de son avenir, trouve le terme de ses craintes et de ses incertitudes ; où la sagesse n'est que l'amour, où la vérité produit l'enchantement.

CHAPITRE III.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS LA RAISON LOGIQUE, OU L'AUTORITÉ DU RAISONNEMENT. NÉANT DE CE CRITÉRIUM.

Il y a une force de vérité invincible à tout le scepticisme ; il y a une impuissance de démonstration invincible à tout le dogmatisme. (PASCAL.)

Le raisonnement n'est qu'un instrument, aussi bon pour l'erreur que pour la vérité.

(COUSIN, *Argument du Théétète.*)

Nous employons le raisonnement dans toutes les affaires de la vie ; nous voulons qu'il gagne nos procès, qu'il dirige nos sciences ; nous le portons du collège au barreau, et du barreau à la tribune : c'est le rempart inexpugnable de nos opinions et le défenseur officieux de nos intérêts. Toujours divers et toujours conséquent, il prend son point d'appui dans nos mœurs, nos usages, nos lois et nos préjugés ; et c'est ainsi que, malgré ses contradictions, il devient une autorité imposante. Écoutez sur le même sujet un légiste et un soldat, tous deux raisonnent juste, et ils arrivent chacun à des conclusions différentes. Ce n'est donc pas le raisonnement

qui les trompe, c'est le point de départ : faites que les prémisses soient bonnes, et la vérité en sortira.

Les sophistes se plaignent des erreurs du raisonnement ; ils l'accusent de tous les triomphes du mensonge ; c'est comme s'ils accusaient la poudre à canon de tous les crimes de la guerre. Le raisonnement est l'arme de l'intelligence, et non l'intelligence elle-même ; éclairez l'intelligence, et vous reformerez le raisonnement.

Une de nos illusions les plus singulières, c'est de vouloir l'interroger sur tout. Le raisonnement a ses limites ; il a ses formes souvent trompeuses ; hors de là, il ne voit rien, il ne saurait arriver à rien. N'importe ! nous continuons de lui demander la solution des vérités les plus hautes ; nous voulons qu'il décide des principes éternels, lui qui ne peut s'appuyer que sur des intérêts humains. Nous ne cessons de le consulter, de le tourmenter, quoiqu'il ne cesse de nous jeter au visage les humiliations de ses doutes et les démentes de son scepticisme. Ainsi, toujours trompée, notre intelligence s'épuise dans des contemplations qui ne sont pas faites pour elle, et qui se terminent par l'éblouissement.

Consulter l'intelligence sur les mystères du monde invisible, c'est placer un aveugle en présence des plus sublimes tableaux de la nature, et lui en demander la description.

La métaphysique transcendante n'est que l'application du raisonnement à des questions qui ne sont

pas de son ressort. Comment pourrait-elle arriver à une seule vérité positive ? l'existence même lui est un problème insoluble : les corps qui m'environnent et l'âme qui en reçoit les images, la métaphysique les nie sans que je puisse réfuter sa négation ; il n'y a pour elle ni matière, ni esprit, ni être percevant, ni objet perçu. Qu'y a-t-il donc ? des sensations. Où nous voyons une ville, un fleuve, le soleil, le firmament, les merveilles de la nature et les merveilles des cieux ; où nous voyons un homme qui voit tout cela, il n'y a qu'une sensation dont rien ne peut encore nous prouver la réalité. « Les corps n'existent pas, » dit Berkeley. — Reste l'âme ou les substances spirituelles. « Les substances spirituelles n'existent pas, » dit Hume. — Restent les sensations. « Qu'est-ce que sentir ? suis-je même certain de sentir ? » dit M. de la Mennais¹. Ainsi les plus grands efforts de l'intelligence nous conduisent au dernier terme de l'absurdité. L'homme ne peut rien affirmer de son être ; il ne peut dire ni, Je suis, ni, Je sens, ni, Je pense ! Montrez-moi à cette heure ce qui reste de la création.

Et l'on s'étonne que cette métaphysique, qui nous refuse les preuves de notre propre existence, ne puisse nous donner des preuves de l'existence de Dieu !

Comment l'homme prouverait-il un Dieu avec des raisonnements qui ne peuvent lui prouver même la matière de son corps ?

¹ *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, t. II, p. 127.

Dans Homère et dans Virgile, on voit les ombres des morts ; dans les discussions métaphysiques on ne voit rien, c'est le vide complet ; il n'y a plus de substance ; le logicien ne nous laisse pas même un fantôme, pas même cette poussière qui retourne en poussière, suivant l'énergique expression de l'Écriture : chercherons-nous la vérité dans le néant ?

Un homme qui fut à la fois le plus grand des moralistes et le plus puissant des logiciens, Kant, voulut en finir avec cette science incapable et menaçante : plus elle paraît grande, plus il brûle d'en embrasser l'ensemble et d'en saisir les limites ; son regard d'aigle y plonge comme dans un abîme ; il s'agit d'examiner l'intelligence humaine, de lui demander compte de tout ce qu'elle peut et de tout ce qu'elle veut, de l'étudier à la fois dans ses rapports avec Dieu et la nature, avec le temps et l'éternité : de cet examen, le plus consciencieux et le plus profond qui soit jamais sorti d'une tête philosophique, il résulte un fait immense, c'est que l'instrument de la pensée (l'organe cognitif) ne peut rien au delà des perceptions sensibles, c'est que la logique est sans puissance dans toutes les questions qui nous placent hors de l'espace et du temps.

Et ce résultat si positif n'est pas le produit d'un raisonnement, il est le produit d'un fait. Kant place sur deux lignes parallèles les arguments métaphysiques pour et contre l'existence de Dieu, puis il

les jette dans la même balance, et démontre leur égalité. L'argumentation n'ayant rien décidé, le doute paraît, et la vérité reste inconnue. Autant de fois il répète l'expérience, autant de fois il rencontre le néant. La liberté de l'homme, l'éternité du monde, l'immortalité de l'âme, problèmes insolubles aux perceptions des sens. Le raisonnement rampe sur la terre : comment le fini comprendrait-il l'infini ?

Ainsi la plus haute des intelligences a employé toutes les forces de l'abstraction pour établir que l'abstraction est impuissante à la recherche des principes ; et au lieu de nous plaindre de cette faiblesse, il faut en remercier la nature. Que serait devenue la vérité, cette vérité qui doit être universelle, si la nature impitoyable avait placé sa démonstration dans des raisonnements inintelligibles aux trois quarts et demi du genre humain.

CHAPITRE IV.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS L'AUTORITÉ DES DOCTEURS.

NÉANT DE CE CRITÉRIUM.

Le plus grand mal sur terre, c'est l'ignorance de la vérité. (PLATON, *Gorgias*.)

Agis toujours de telle sorte que le motif de ton action puisse devenir la règle universelle de la législation du genre humain. (KANT.)

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne pèrissent d'elles-mêmes rendues clairement. (VAUVENARGUES.)

L'homme s'est ouvert deux routes vers la vérité : le raisonnement et la foi. Du raisonnement nous avons vu naître les systèmes philosophiques ; de la foi nous verrons naître les systèmes religieux : aux premiers, l'autorité du génie ; aux seconds, l'autorité des Écritures ; l'une fait les philosophes, et l'autre les théologiens. Celle-ci donne la vie aux nations ; et l'autre leur donne la pensée et le mouvement !

L'autorité du génie n'est que l'expression des progrès d'un siècle, rendus visibles et vulgaires par la pensée d'un grand homme. C'est le mou-